

Libres traversées en Église

**Michel
Rondet**

Entretiens avec
Yves de Gentil-Baichis

Libres traversées en Église

Ouvrages de Michel Rondet

Petit guide de la prière, Desclée de Brouwer, 2001.

Écouter les mots de Dieu. Les chemins de l'aventure spirituelle, Bayard, 2001.

Laissez-vous guider par l'Esprit. Petit traité de théologie spirituelle, Bayard, 2005.

La trinité racontée, Bayard, 2008.

Appelés à la Résurrection, Bayard, 2009.

L'Esprit, espérance d'une Église en crise, Bayard 2011.

Ouvrages d'Yves de Gentil-Baichis

La chance d'un christianisme fragile, entretiens avec Mgr Albert Rouet, Bayard, 2001.

Naître sous X et inventer sa vie », entretiens avec Marie-France Bergerault, Supplément *Vie chrétienne*, 2004.

Mon combat contre la violence, avec Jean-Marie Petitclerc, Bayard, 2005.

Le couple au risque de la durée, avec Françoise Sand, Desclée de Brouwer, 2006.

Dieu sous les verrous, avec Isabelle Le Bourgeois, Presses de la Renaissance, 2006.

Quand la foi fait vivre, entretiens avec Olivier Leborgne, Desclée de Brouwer, 2007.

Javier Thévenot, passeur vers l'autre, passeur vers Dieu, Desclée de Brouwer, 2008.

La Bible et la famille, entretiens avec Pierre Gibert, Desclée de Brouwer, 2009.

Conciliaires ou traditionnels ? Enquête sur les nouveaux prêtres, Desclée de Brouwer, 2011.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

espèce de caricature qui en avait été faite à Rome.

L'interdiction des prêtres-ouvriers vous a-t-elle touché personnellement ?

Je connaissais bien l'abbé Depierre, un des premiers prêtres-ouvriers que j'avais rencontré comme aumônier au 7^e bataillon de chasseurs alpins quand j'ai été mobilisé en Autriche. Sa personnalité m'avait marqué et, à mon retour de l'armée, j'ai passé quinze jours chez lui à Montreuil où j'ai trié des documents qui ont ensuite servi au livre de Gilbert Cesbron, *Les saints vont en enfer*.

Je me suis d'ailleurs demandé si je ne rentrerais pas à la mission de France qui me paraissait plus proche des pauvres et du monde ouvrier. Finalement, je suis resté dans la Compagnie.

Qu'est-ce qui a été déterminant pour vous dans cette décision ?

La nécessité d'avoir une forte structure intellectuelle et théologique m'a incité à rester chez les Jésuites. J'avais perçu plus ou moins nettement que, si je rentrais à la Mission de France, je serais marxiste deux ans après. C'est d'ailleurs ce qui est arrivé à deux séminaristes que j'ai bien connus à l'époque et qui ont ensuite quitté le ministère.

J'ai souffert après 1968

Vous avez été marqué aussi par la manière dont l'Église a vécu les événements de 1968.

Oui, à l'époque je me trouve à Lyon et je viens de terminer un

mandat de huit ans comme maître des novices à Aix-en-Provence. Huit années que j'ai beaucoup aimées et où je me suis investi dans l'*aggiornamento* de la vie religieuse après le Concile. À Lyon, aidé par mes confrères, je n'ai pas eu trop de mal à entrer positivement dans ce qu'on appellera un mouvement qui a libéré la parole.

Ma souffrance viendra des répercussions des événements de 1968 sur les jeunes jésuites que j'avais accueillis au noviciat et dont beaucoup vont quitter la Compagnie dans les années qui suivent. L'un d'entre eux m'a écrit : « J'aime trop le bateau pour assister à son naufrage, alors je le quitte avant. » Je peux comprendre chacun des cas individuels et des discernements qui ont été faits, mais j'ai souffert de voir que la Compagnie, désorientée par ces départs, ne semblait pas pouvoir faire face à cette crise. Je n'ai pas douté d'elle à cet instant mais j'aurais souhaité qu'elle soit plus vigoureuse.

J'ai regretté, par exemple, qu'à Chantilly où l'on formait les scolastiques à la philosophie, il n'y ait pas eu un corps professoral qui soit spirituellement plus dynamique. J'ai eu les comptes rendus d'assemblées générales qui remettaient en cause le noviciat, lui reprochant d'avoir été infantilisant et hors de la réalité. Cela m'a blessé car, même si je n'ai pas pleinement réussi, j'ai essayé de faire vivre un noviciat qui n'infantilise pas les jeunes désireux de s'engager dans la Compagnie.

Et comment vous-même avez-vous vécu les bouleversements entraînés dans l'Église au moment de cette période agitée ?

Dans les années 1970-1972, je suis à Lyon, en contact avec un certain nombre de prêtres qui, autour du mouvement Échange et dialogue, ont quitté le ministère. Il y a parmi eux des hommes

que j'admire et avec lesquels j'ai pu parler très ouvertement de leurs projets. Ils essaient de me convaincre en disant : « Regarde, le Concile n'est pas allé assez loin et tout reste bloqué dans l'Église. Pour être fidèle à l'Évangile, il faut partir. Seul un départ massif des prêtres amènera l'Église à se réformer. »

Je suis sensible à un certain nombre de leurs souhaits, en particulier à leur désir de décléricalisation du ministère. Mais deux convictions m'ont retenu. D'abord, on ne réforme pas l'Église de l'extérieur et, si l'on veut qu'elle évolue, il faut y rester.

D'autre part, le souvenir de mon ordination a joué un rôle. Ce jour-là, le peuple chrétien a invoqué l'Esprit Saint avec ferveur et confiance pour mon ministère. J'avais donc la conviction que je n'avais pas le droit de trahir cette confiance.

La fidélité est vraiment créatrice

Je vous ai entendu faire plusieurs fois une réflexion qui m'a beaucoup frappé : « L'avenir naît de la fidélité. » Que voulez-vous dire exactement ?

J'ai un grand amour de la fidélité car elle seule se révèle vraiment créatrice. C'est vrai pour les couples d'abord. Je suis très admiratif de voir les ménages qui fêtent leurs cinquante-soixante ans de mariage et qui ont gagné, à travers cette vie commune, une force, une sérénité, une paix et une luminosité extraordinaires.

C'est vrai aussi pour nous, prêtres et religieux. Il est sûr qu'au plan de la prière et de la vie spirituelle, la continuité et la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

chrétien.

Autre point positif : jamais autant de chrétiens n'ont été aussi actifs dans les mouvements de solidarité. Non seulement, ils s'engagent dans les organismes chrétiens (Secours catholique, CCFD, Cimade) mais ils sont présents dans les organisations non confessionnelles, telles que les Restaurants du cœur, et toutes les formes d'aide au tiers-monde et aux personnes handicapées. À travers ces divers engagements, un esprit évangélique se diffuse, même auprès des gens qui ne sont pas des pratiquants réguliers. Aujourd'hui, chez les chrétiens, une certaine solidarité paraît normale comme si on ne pouvait pas se dire disciple du Christ si on n'est pas solidaire.

Je pense au succès du film *Des dieux et des hommes*. Ce qui a le plus frappé les gens, ce n'est pas de voir des religieux prier ensemble. Non, ce qui a le plus touché, c'est d'approcher et de découvrir la vie d'une communauté fraternelle d'hommes responsables qui choisissent librement de ne pas abandonner une population prise entre la violence de l'armée et celle des révolutionnaires. Il est très important de voir des gens qui acceptent de rester solidaires dans la mort, non par obéissance mais en prenant une décision ensemble après des échanges animés car au départ, les points de vue étaient divergents.

L'Esprit agit dans la crise actuelle

Diriez-vous que les communautés nouvelles qui sont nées depuis quarante-cinquante ans manifestent un esprit nettement évangélique ?

Je le crois. Il peut y avoir chez telle ou telle des erreurs ou même

des déviations mais dans l'ensemble elles expriment une sève évangélique certaine, en particulier dans leur attention au plus pauvre et à l'étranger. Au-delà des communautés nouvelles, je suis frappé aussi de voir que des chrétiens se mobilisent pour que les étrangers soient respectés dans leurs droits et leur dignité. Je connais une vieille dame de quatrevingts ans qui s'impose d'aller aux audiences du tribunal administratif pour être là, au premier rang, quand on juge des sans-papiers menacés d'expulsion. Elle veut être sûre que la législation sera bien respectée.

Avez-vous l'impression que les évêques français soient sensibles et ouverts aux problèmes de notre société?

Je suis frappé par l'ouverture et la bonne volonté, au sens de « volonté bonne », de ceux que je connais, à quelques exceptions près. Je perçois leur lucidité sur la situation de l'Église aujourd'hui et je vois leur désir de faire évoluer la communauté chrétienne. Mais je me rends compte qu'ils ont souvent les mains liées de bien des manières : par certains de leurs diocésains qui freinent toutes les innovations, par les évêques des autres diocèses qui ne veulent pas entrer en conflit avec Rome, ou par le Vatican lui-même. Leur marge de manœuvre est souvent très réduite et il leur faut beaucoup de courage pour prendre des initiatives et ne pas se contenter de gérer les affaires courantes.

Devant le panorama contrasté d'ombres et de lumières que l'on discerne dans la vie actuelle de l'Église, quelle est votre impression dominante ?

J'ai une réelle espérance car je crois que l'inspiration du Concile n'est pas morte et qu'elle peut continuer à dynamiser l'Église de l'intérieur. Il est vrai que nous vivons une période de grands changements techniques et de mutations culturelles, nous devons en prendre conscience. Mais nous ne devons pas en avoir peur car les moments difficiles sont aussi des périodes d'engendrement spirituel. Je crois que l'Esprit agit dans la crise actuelle à travers un fourmillement d'activités spirituelles et caritatives. Nous devons discerner son action et la rejoindre.

-
1. *Chrétiens, tournez la page*, Bayard Éditions, 2002.
 2. Yves de GENTIL-BAICHIS, *Conciliaires ou traditionnels, enquête sur les futurs prêtres*, Desclée de Brouwer, 2011.
 3. *Thérèse mon amour*, Fayard, 2008.
 4. *Lumière du monde*, entretiens avec Peter Seewald, Bayard Éditions, 2010.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

être, à un moment donné, des voies de salut.

Avec ces cinq textes, on va au cœur du Concile³ et on a une référence de base, dans le langage de notre temps, sur ce qui est essentiel pour la vie d'une Église qui se veut ouverte au monde.

1. *Conciliaires ou traditionnels ?*, *op. cit.*

2. BENOÎT XVI, *Jésus de Nazareth. Du baptême à la Transfiguration*, Flammarion, 2007 ; *Jésus de Nazareth. De l'entrée à Jérusalem à la Résurrection*, Le Rocher, 2011.

3. L'ouvrage du père Gustave Martelet, *N'oublions pas Vatican II*(Cerf, 2010), aide bien à saisir l'apport du Concile.

IV

La profondeur du fossé culturel

Un certain nombre de catholiques pratiquants ressemblent un peu à ces gens qui protestent parce qu'ils aperçoivent dans leur rue quelques papiers sales, sans se soucier du tsunami qui approche et va bientôt tout balayer. Ils attribuent la perte d'influence de l'Église au manque de générosité et à l'infidélité des pratiquants d'aujourd'hui, sans voir l'extraordinaire évolution culturelle qui déplace le sens du sacré et secoue l'Église.

De fait, l'évolution culturelle est très profonde. Si je me réfère à l'époque de mon enfance et de mon adolescence, je constate que nous sommes dans un monde totalement différent de celui dans lequel j'ai vécu dans un passé déjà lointain. Je ne m'étendrai pas sur les évolutions scientifiques et techniques qui transforment notre vie, ce n'est pas mon domaine. Mais je découvre l'impact qu'elles ont sur les jeunes générations. Et surtout je suis très sensible aux profonds changements des mœurs qui bouleversent le « vivre ensemble » dans les familles et dans la société.

Je suis d'abord frappé par l'éclatement des structures familiales qui gagne peu à peu tous les milieux sociaux et culturels. Face à cela, la première tâche me semble être de réfléchir au couple humain, à ses conditions de vie et de durée. Qu'est-ce qu'implique réellement une vie de couple ?

La Bible nous rappelle, comme l'a souligné Marie Balmory, que Dieu n'a pas créé l'homme mais le couple homme et femme. L'histoire de l'Alliance rejoint les efforts immémoriaux de

l'humanité pour inscrire l'amour dans la génitalité et la Bible nous offre des exemples de couples qui tentent d'assumer ce lien malgré les difficultés : Abraham et Sara, Isaac et Rebecca, Tobie et Sara. Aujourd'hui, au lieu de se polariser sur des questions particulières, la parole de l'Église devrait s'attacher à fortifier le couple, l'aider à se construire, à affronter les épreuves, à vivre la durée et à renaître au-delà des ruptures.

C'est à ce niveau essentiel que doit intervenir l'Église, laissant à la liberté des consciences éclairées, le soin de prendre leurs responsabilités pour découvrir les chemins d'un amour vrai.

La grandeur de la sexualité humaine

Il semble aussi que les chrétiens soient à contrecourant quand ils veulent vivre des relations d'amour vrai dans une société très érotisée où la sexualité envahit tous les murs et les écrans.

Oui, et cela rend plus nécessaire deux choses. D'abord un enseignement positif sur la grandeur et la beauté de la sexualité humaine, sa place dans l'amour et dans la construction d'un foyer. Mais aussi l'insistance sur un point un peu oublié et que les anciens appelaient la « garde du cœur ». Je veux parler de l'effort pour ne pas se laisser envahir par n'importe quel type d'image et pour garder une certaine fraîcheur de sentiment ainsi qu'une capacité de s'émerveiller devant la pureté, la générosité et le don de soi.

Un autre problème culturel important bouleverse la société : l'évolution du travail. Depuis des temps immémoriaux, le travail a été un lieu d'insertion sociale et de construction de la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

apporteront des surprises parce que je crois que des minorités significatives peuvent avoir aujourd'hui une influence. Elles peuvent rencontrer des attentes et des recherches et les aider à s'exprimer. Si je prends l'exemple des moines de Tibhirine, ils étaient une infime minorité au cœur du monde musulman mais ils représentaient pourtant une Église qui rayonnait. Je crois que l'Église peut être vivante et rayonnante au pied de la Croix.

1. « Résistance et pardon », supplément *Vie chrétienne*, n° 442, janvier 2001 et *Même les bourreaux ont une âme*, CLD, 2006.

V

Quelle Église pour aujourd'hui ?

Après avoir vu les problèmes que la culture moderne posait au monde catholique, quelle Église pourrait, selon vous, retenir durablement l'attention des hommes et des femmes d'aujourd'hui ?

Si je prends mon cas personnel, l'Église que j'aime, c'est celle qui m'accueille dans la communion des saints, celle qui me donne une famille immense et variée et qui me fait vivre en communion de prière et de sens avec tous ceux qu'anime l'Esprit du Christ. C'est une famille où je retrouve beaucoup d'amis, ceux qui m'ont formé et qui m'ont éveillé à la foi, ceux dont les œuvres ou les écrits réalisés dans le passé me parlent aujourd'hui. Voilà l'Église que j'aime, celle que je voudrais que mes contemporains découvrent.

Bien sûr, je n'oublie pas qu'elle est formée des hommes et des femmes que nous sommes, c'est-à-dire d'un peuple inconstant et fragile, qui a ses pesanteurs et ses faiblesses mais je suis conscient que les faiblesses de l'Église ce sont les nôtres. Aussi avant de nous en scandaliser, avons-nous à les confesser humblement et à essayer de nous en convertir.

Cela dit, je souhaiterais qu'aujourd'hui, le premier souci de l'Église, avant de se préoccuper de la réorganisation de ses structures, soit d'être fidèle au Christ. Qu'elle ait pour préoccupation première et pour interrogation essentielle de vivre de l'Esprit du Christ et que, pour cela, elle se réfère sans cesse à

l'Évangile, qui est pour elle la véritable source d'eau vive. Aussi je me réjouis que se multiplient les groupes de lecture de l'Ancien et du Nouveau Testament. Je souhaite que de plus en plus de chrétiens prennent conscience de la richesse qui leur est transmise dans la Bible.

Mais dans son attitude vis-à-vis du monde, comment souhaiteriez-vous que l'Église évolue ?

Une Église qui se laisse bousculer

Je voudrais que, fidèle à l'Esprit du Christ, elle soit plus attentive à l'écoute des besoins du monde et qu'elle accepte, avec foi et espérance, de se laisser bousculer, contester par les défis de la société. À la limite, même, qu'elle accepte de se laisser persécuter par le monde pour qu'à travers cette confrontation, lui soit arraché ce qui peut lui rester de suffisance et que soit dévoilé le meilleur d'elle-même, c'est-à-dire ses richesses d'amour et de pardon.

Pensez-vous à des événements historiques qui auraient purifié l'Église ?

Je ne pense pas nécessairement à des persécutions violentes mais il est certain que l'anticléricalisme de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e a purifié l'Église et l'a aidée à mettre sa confiance dans l'Esprit du Christ et non plus dans ses appuis humains, qu'ils soient politiques ou étatiques.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Des laïcs n'ont-ils pas déjà un rôle quasi sacramentel dans les aumôneries d'hôpitaux ou de prisons !

Je pense qu'il faut encourager ce dynamisme, le laisser grandir et s'exprimer jusqu'au moment où une communauté se sentira habilitée à demander à l'évêque d'ordonner un de ses membres pour sa vie sacramentelle et spirituelle sans qu'il soit besoin d'aller chercher à l'extérieur de la communauté un ministre itinérant, plus ou moins connu, qui serait parachuté dans ce groupe. On choisirait, au contraire, à l'intérieur de la communauté quelqu'un qui serait reconnu par ses pairs, comme c'était le cas dans l'Église primitive, et qui pourrait assumer ce rôle de présidence de l'eucharistie, de la réconciliation, du sacrement des malades, etc.

Cela veut donc dire que des laïcs pourraient être ordonnés ?

L'Église a-t-elle jamais fait autre chose que d'ordonner des laïcs ! Cela dit, il faut souligner qu'une personne ne pourrait revendiquer cette responsabilité d'elle-même et que ce n'est pas non plus la communauté qui la nommerait. Cette responsabilité se reçoit du Christ, à travers le ministère des apôtres, c'est-à-dire des évêques. Cela suppose que l'évêque du diocèse reconnaisse la légitimité de la demande de la communauté et que celle-ci accepte de vivre ce choix en communion profonde avec l'évêque.

Le sacerdoce n'est pas un diplôme

Dans ces conditions, on pourrait imaginer différents types d'ordinations. L'ordination sacerdotale actuelle est une ordination au ministère apostolique du Christ qui se prolonge par le ministère apostolique des évêques. On pourrait concevoir

une ordination qui serait au service du Christ dans le service pastoral d'une communauté donnée et peut-être pour un temps donné.

Mais l'expression Sacerdos in aeternum ne signifie-t-elle pas que l'on est prêtre pour l'éternité ?

Pour moi la question du caractère permanent du sacerdoce ne fait pas problème car, exercer une telle charge au nom du Christ et au nom de l'Église, marque radicalement et profondément une vie. Le sacerdoce peut donc s'exprimer à travers une activité pastorale, aussi longtemps que cette activité pastorale est possible mais le jour où, du fait de l'âge, de la maladie ou d'autres circonstances, elle ne devient plus possible, la configuration au Christ et ce qui a été vécu au nom du Christ ne cessent pas pour autant. De même qu'on est baptisé pour toujours, de même le fait d'avoir été ordonné au ministère d'une communauté revêt un caractère de permanence.

Donc quelqu'un qui arrêterait son ministère pourrait très bien continuer à vivre ce don de lui-même à une communauté sans en avoir la responsabilité pastorale.

Cela veut dire que l'évêque qui aurait ordonné une personne pour une communauté, ne pourrait la déplacer, au gré des besoins du diocèse comme il le fait actuellement avec ses prêtres ?

Le prêtre serait le pasteur de cette communauté bien précise. Il y a d'ailleurs des exemples de ce genre aujourd'hui. Quand un moine est ordonné prêtre dans son abbaye, il n'est pas ordonné

au ministère apostolique de l'évêque, mais il l'est pour le soin et la sanctification de sa communauté. Et si l'évêque lui demandait, au nom de son sacerdoce, de sortir continuellement de son couvent pour se rendre à gauche et à droite faire des remplacements, ce serait aller à l'encontre de sa vocation monastique.

Ordonner prêtre le membre d'une communauté suppose qu'il reçoive une formation théologique et spirituelle.

Certainement, mais n'oublions pas que pendant des siècles la formation des prêtres n'a pas été très poussée, même s'il exige un minimum de formation, le sacerdoce n'est pas un diplôme universitaire. D'autre part, il y a de plus en plus de laïcs qui reçoivent une formation théologique et biblique très valable.

Cette forme de responsabilité sacerdotale au service d'une communauté passerait souvent par l'ordination d'hommes mariés.

À mon avis, ce n'est pas un problème puisqu'on ordonne des hommes mariés dans l'Église d'Orient et que l'on commence à en avoir dans l'Église d'Occident avec les pasteurs anglicans, qui demandent et obtiennent leur intégration dans l'Église catholique.

Les papes Jean-Paul II et Benoît XVI ont pourtant dit plusieurs fois qu'il n'était pas question que l'Église ordonne des hommes déjà mariés.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Éviter d'imposer un modèle masculin

On peut reconnaître là un double héritage. Celui d'Aristote que l'on retrouve chez saint Thomas et qui n'a pas été gêné d'écrire : « L'homme jouit avec plus d'abondance du discernement de la raison que la femme. » Mais aussi l'héritage de la misogynie d'un certain nombre de pères de l'Église, car l'idée que c'est par Ève que le péché est entré dans le monde est devenue un lieu commun d'une certaine littérature chrétienne.

Plus récemment, dans Ordinato sacerdotalis, Jean-Paul II rappelle que « la charge d'enseigner, de sanctifier et de gouverner les fidèles est exclusivement réservée aux hommes ».

Oui, l'opinion de Jean-Paul II reprend une tradition multi séculaire jamais remise en cause, tradition qui existe encore.

Et certaines catholiques, en particulier dans les pays anglo-saxons, demandent que l'on aille jusqu'à ordonner des femmes. Est-ce impensable selon vous ?

Du point de vue théologique, je ne vois pas, sincèrement, quelles pourraient être les raisons majeures de s'opposer à l'ordination des femmes. Cependant, je regrette que le problème de la femme dans l'Église soit aujourd'hui polarisé par cette question qui occulte d'autres problèmes plus importants. Il faudrait, me semble-t-il, faire d'abord une réflexion à la fois anthropologique et théologique sur la place des femmes dans la communauté chrétienne, en évacuant tous les stéréotypes misogynes qui peuvent traîner ici ou là. Il faudrait arriver à une

conception sereine, positive, joyeuse du rôle de la femme dans l'Église.

Je crois, d'autre part, qu'il est prématuré de penser à ordonner des femmes car prendre cette décision amènerait à transférer à des femmes un ministère presbytéral qui est aujourd'hui en évolution et en question. Cela reviendrait à leur imposer un modèle masculin qui est à repenser profondément.

Je pense aussi que la question n'est pas mûre car du point de vue de l'Église orthodoxe, une telle décision soulèverait beaucoup de problèmes.

L'important, me semble-t-il, est de laisser les chrétiennes vivre pleinement leur vie, de reconnaître leur travail et leurs responsabilités en les laissant approfondir elles-mêmes le type de reconnaissance qu'elles désireraient avoir dans l'Église, celle qui leur paraîtrait la mieux adaptée à ce qu'elles sont. Les femmes pourraient ainsi elles-mêmes inventer le type de ministère qui leur conviendrait en étant attentives à ne pas transposer sur le plan féminin une structure masculine.

Plus attentives aux détreesses

Cela pourrait être une forme nouvelle de diaconat ou une ordination de type presbytéral et l'exemple des Églises protestantes montre que des pasteurs femmes peuvent très bien assumer ce rôle pour la communauté.

Il ne s'agit pas de parachuter des femmes prêtres dans des communautés mais de laisser ces communautés vivre et, si elles proposent un jour une femme pour l'animation spirituelle et sacramentelle, il faut accueillir cette démarche et y répondre avec sympathie.

Quel pourrait être l'éventail des solutions envisagées pour que les femmes soient davantage associées aux responsabilités ?

Beaucoup de femmes exercent déjà un ministère de fait dans le domaine de l'accueil et de l'écoute dans les aumôneries d'hôpitaux et de prisons et ces rôles pourraient être reconnus. Il serait possible de leur donner une reconnaissance sacramentelle, par exemple pour l'onction des malades.

L'Église gagnerait en humanité si elle donnait plus de responsabilités aux femmes qui peuvent être attentives à la souffrance des malades et sensibles à la douleur des familles éprouvées par un deuil. Je pense à ce qui est arrivé à l'adolescente de Recife, au Brésil, qui avait été violée et s'est retrouvée enceinte. Sa mère et les médecins qui ont pratiqué une interruption de grossesse ont été excommuniés par l'évêque mais je crois que s'il y avait eu une femme dans le conseil épiscopal, on n'aurait jamais pris une décision de ce type qui a choqué le monde entier.

Les femmes pourraient aussi donner le sacrement de réconciliation, quitte, comme on l'avait fait autrefois, à réserver au prêtre ou à l'évêque des cas particulièrement graves. D'ailleurs, on pourrait reconnaître aux baptisés le droit de se dire mutuellement le pardon de Dieu et de confesser ensemble la miséricorde divine, ce qui est le propre du sacrement de réconciliation. Cela supposerait une reconnaissance ecclésiale car donner ce sacrement n'est pas un ministère que l'on s'attribue soi-même.

Cela se faisait-il dans l'Église des premiers siècles ?

Oui, et même plus tard. Au cours du siège de Pampelune, en 1521, Ignace de Loyola s'est confessé à un de ses compagnons

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

L'Esprit, espérance d'une Église en crise, mais j'aime le reprendre au terme de ces entretiens :

L'Esprit Saint, souffle vital de l'Église

*Sans l'Esprit Saint, Dieu est loin.
Le Christ reste dans le passé,
l'Évangile est une lettre morte,
l'Église une simple organisation,
l'autorité une domination,
la mission une propagande,
le culte une évocation,
et l'agir chrétien, une morale d'esclave.
Mais en l'Esprit, le cosmos est soulevé
et gémit dans l'enfantement du Royaume.
Le Christ ressuscité est là,
l'Évangile est puissance de vie,
l'Église signifie la communion trinitaire,
l'autorité devient un service libérateur,
la mission est une Pentecôte,
la liturgie est mémorial et anticipation,
l'agir humain est déifié.*

1. Bayard Éditions, 1996.

Table

Avant-propos : Une sagesse audacieuse

I. Une fidélité construite à travers les crises

II. Une Église maladroite et malmenée

III. « Est-ce la faute du Concile ? »

IV. La profondeur du fossé culturel

V. Quelle Église pour aujourd'hui ?

VI. Les effets de la dérive cléricale

VII. Les femmes dans l'Église

VIII. « Sans l'Esprit, le Christ reste dans le passé »



Composition et mise en pages réalisées par
Compo 66 – Perpignan
473/2012

Achevé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie
en avril 2012

N° d'imprimeur : XXXXX

Dépôt légal : mai 2012

Imprimé en France